

Conseil général de l'environnement et du développement durable

Journée d'étude sur les fondamentaux du développement durable

Mercredi 2 décembre 2009

Concilier humanisme et naturalisme

Michel JUFFÉ, Conseiller du vice-président du Conseil général de l'environnement et du développement durable

Cette journée organisée par le CGEDD a pour objectif de mettre en évidence quelques courants de pensée et thématiques qui sous-tendent les démarches de développement durable.

Si je commence par parler de « concilier humanisme et naturalisme » c'est pour montrer que ce sont toujours des « visions du monde » qui fondent les choix politiques. Michel Badré vous présentera un aperçu des grands courants historiques à l'origine de ce que l'on nomme aujourd'hui, et pour un certain temps peut-être, le développement durable. Ensuite, nous écouterons les allocutions de nos cinq éminents conférenciers.

Le développement durable n'est pas une doctrine mais une démarche. Cette tentative de préserver conjointement la nature et l'humanité apparaît au moment où nous craignons de provoquer des catastrophes inédites, d'une ampleur inusitée, aux conséquences irrémédiables dans le temps. Cette incertitude temporelle alimente notre sentiment d'angoisse et de puissance limitée. La divergence des points de vue sur la place de l'Homme et sur son essence, ainsi que sur celle de la Nature, est telle qu'il n'existe ni définition universelle du terme « préserver », ni consensus quant à ce qui doit être préservé.

Je vais rapidement évoquer trois grandes doctrines, qui coexistent au sein des pays occidentaux, puis je dirai quelques mots de la théorie de l'évolution, telle que peut la comprendre un philosophe.

I. Trois grandes thèses dans les pays occidentaux

1. La thèse de la supériorité surnaturelle

Les trois monothéismes considèrent l'Homme comme étant d'essence divine, conçu à l'image de Dieu. A ce titre, l'Homme se situe hors de la nature. Bien qu'il soit pourvu d'un corps, il est une *exception* à la nature, car son essence est incorporelle, spirituelle.

Cette thèse est cependant compatible avec des interprétations divergentes.

D'aucuns considèrent que l'Homme peut exploiter la nature sans limite, à son pur profit, puisqu'il bénéficie de l'aval de Dieu. Cette idée repose sur la *Genèse*, en particulier le rôle dévolu par Dieu à l'Homme après l'épisode du déluge et de l'arche de Noë. « Croyez et multipliez, et remplissez la terre ! Que votre crainte et votre terreur soient sur tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel ; de tous les êtres dont fourmille le sol, tous les poissons de la mer, sont livrés en vos mains. » (*Genèse*, IX, 1-7)

Mais d'autres textes bibliques invitent au contraire l'Homme à valoriser et à préserver la création divine qu'est la nature. L'Homme est ici envisagé comme un *jardinier*, un éleveur, non comme un pillleur ou un démolisseur.

2. La thèse de la supériorité naturelle

Dans une perspective d'évolution ascendante des espèces, l'Homme est supérieur au reste de la nature. La bactérie est supposée être le vivant le plus simple, et l'Homme le plus complexe. Là aussi, cela conduit à des positions divergentes :

- La supériorité de l'Homme sur les animaux, sur les végétaux et *a fortiori* sur les êtres monocellulaires, tient à sa maîtrise du langage, de la technique et à sa capacité à construire des sociétés. L'Homme apparaît comme le vainqueur de la « lutte pour la survie ». A ce titre, il est normal qu'il utilise les autres espèces et le monde organique comme réservoir de ressources naturelles.

- Si l'homme est une espèce « évoluée », son ascendant dépend des liens qu'il entretient avec le reste de la nature. Par conséquent, faisant partie de la biosphère, il n'a pas à dominer le reste de la nature.

3. L'Homme, une espèce parmi d'autres au sein d'une évolution sans finalité

Cette position est à la fois la plus radicale et la plus scientifiquement fondée, à l'heure actuelle.

La nature n'a pas de but, pas de finalité. Par conséquent, l'Homme n'est supérieur à rien. Il est capable de modifier certains équilibres et dynamismes, il peut se révéler néfaste – notamment à lui-même – mais il ne détient aucun pouvoir démiurgique de détruire la Terre. Par ailleurs, comme l'ont dit depuis longtemps François Jacob et Jacques Monod, tous deux prix Nobel de médecine en 1965, les mêmes systèmes sont à l'œuvre chez tous les organismes vivants, quelle que soit l'apparente simplicité ou complexité. Là encore des partis pris assez éloignés les uns des autres sont observables.

- Certains partisans de l'écologie profonde soutiennent que l'expansion de l'Homme sur la planète est nuisible aux autres êtres vivants et à la Terre. Mais le slogan « Sauvons la planète » n'est pas seulement l'apanage de cette écologie profonde. Il traduit l'idée selon laquelle l'Homme menacerait vraiment la planète, ce qui est pour moins excessif
- Beaucoup de scientifiques admettent que l'homme peut effectivement modifier certains équilibres, et que ses excès peuvent être nuisibles, surtout à lui-même, mais qu'il n'a en aucun cas le pouvoir de « détruire la Terre ».

J'aurais pu présenter une plus large palette d'opinions, mais je voulais seulement montrer que la place que l'on accorde à l'homme dans la nature *n'entraîne pas automatiquement telle ou telle conduite* : les extrémistes de la supériorité humaine rejoignent ceux de l'écologie profonde, en ce sens que les deux prêtent aux hommes des capacités qu'ils sont loin de posséder.

Pourtant les excès, la démesure, les désirs ou délires de *toute-puissance* que nous pouvons observer fréquemment dans les conduites humaines m'incitent à voir dans la théorie de l'évolution une solide base pour établir des normes de conduite, car elle nous invite à la modestie, à la prudence et au renoncement aux certitudes absolues.

II. La théorie de l'évolution de Darwin

Voici ce que j'en ai compris :

- Le vivant, dans sa multiplicité, descend d'une souche commune ; c'est ce que Darwin nomme : « descendance avec modifications » (dans la première édition de son livre, il ne parle pas d'évolution).
- Ces modifications sont aléatoires et se perpétuent pour assurer la survie d'une population. Lorsque Darwin parle de « lutte pour la survie », c'est en un sens parfois métaphorique. Lorsque, par exemple, il évoque la « lutte contre la sécheresse », il fait référence à un *effort* mené pour combattre la sécheresse, non à la lutte au sens de la « lutte entre espèces ». Darwin parle également de la « coopération entre espèces ».

- Il affirme que la nature n'a ni dessein caché ni vocation à une plus grande complexité. Pour reprendre le titre du livre de François Jacob, il y a un *Jeu des possibles* dans lequel des choses plus ou moins complexes peuvent se produire dans la limite des lois physiques dites universelles et qui contraignent l'évolution. C'est sur ce point que Darwin et ses successeurs sont le plus souvent attaqués. Ils font en effet vaciller les idées de providence, de prédestination, de peuple élu, ainsi que nombre de certitudes sur l'essence et le devenir de l'Homme.
- Tous les vivants ont une sensibilité, et les animaux supérieurs ont des émotions, des formes de sociabilité, un esprit, un sens moral ; « la différence en ce qui concerne l'esprit entre l'homme et les animaux supérieurs, aussi grande soit-elle, est certainement de degré et non de nature » ; en quoi Darwin rejoint Montaigne qui écrivait presque 300 ans plus tôt, dans *l'Apologie de Raymond Sebon* : « Nous ne sommes ni au-dessus ni au-dessous du reste [...] Il y a quelque différence, il y a des rangs et des degrés, mais c'est sous l'aspect d'une seule et même Nature. [...] cette même intelligence, cette même méthode qui règlent notre activité, ce sont aussi celles des animaux. » Nous sommes loin de Descartes et de ses animaux-machines... Cette thèse commune à Montaigne et à Darwin retire à l'homme sa place d'exception dans la nature. Comme l'écrit Spinoza, l'Homme cherche, comme tous les vivants, à se perpétuer : « Chaque chose, autant qu'il est en son pouvoir, s'efforce de persévérer dans son être. » (*Ethique*, partie III, proposition 7, 1677)

Nous n'avons donc aucune raison de renoncer au progrès mais nous devons réfléchir à notre conduite à l'égard de la nature, entre domination, partage, composition et coopération. De même, nous nous devons de rester humbles lorsque les forces de la nature nous dépassent et apprendre à composer avec elles au lieu de chercher, vainement, à les dominer. La lutte pour l'existence, et la survie des plus forts, ne prouvent nullement que toute autre conception relève de l'utopie. Darwin parle en effet d'aptitude, non de force. Or l'aptitude englobe la capacité de l'Homme à se montrer économe, à résister, à se faire discret ou encore à se déguiser.

Certains diront que tout cela est irréaliste voire utopique, car la nature, justement, nous enseigne que tout est « lutte pour l'existence » et que seuls survivent les plus forts. Or, ce que montre la recherche biologique depuis une trentaine d'année, à la suite des observations de Darwin, est que la *coopération* - de l'organisme monocellulaire (les bactéries) aux plus vastes écosystèmes - a été et reste un mode d'action qui permet de survivre, collectivement, beaucoup mieux et avec une bien plus grande diversité. En particulier les travaux de Lynn Margulis ont montré la nécessité de la symbiose pour l'évolution du vivant : « La vie n'a pas conquis la Terre par des combats, mais en

tissant des réseaux. » (*L'univers bactériel : les nouveaux rapports de l'homme et de la nature*, paru en 1980 et traduit chez Albin Michel en 1989). Ainsi des organismes très distants sur l'arbre de l'évolution peuvent se réunir, se « bouturer » pour donner lieu à une branche nouvelle qui va foisonner.

Ce sont là quelques jalons sur le chemin d'une conciliation entre naturalisme et humanisme. Le grand biologiste Stephen Jay Gould, mort il y a quelques années, écrit dans *L'éventail du vivant* (Seuil, 1997) : « Nous devons renoncer à l'idée traditionnelle d'une domination humaine et apprendre à aimer les particularités - nous en sommes une - et apprécier la diversité - à laquelle nous contribuons sur un plan précieux. » Il nous incite à une certaine modestie sans pour autant tomber dans un excès d'humilité.

Partant d'un tout autre point de vue, Hans Jonas, dans *Une éthique pour la nature* (1993) – livre d'un accès beaucoup plus aisé que *L'éthique de la responsabilité*, son oeuvre maîtresse - constatant que tous les pays industrialisés sont fascinés par le progrès technique, appelle de ses vœux un principe de modération (une attitude moins cupide et moins avide).

Je ne peux m'empêcher de citer encore Spinoza, lorsqu'il dénonce l'erreur de ceux qui : « conçoivent l'Homme dans la nature comme un empire dans un empire (...). Les lois et les règles de la Nature selon lesquelles tout se produit et se transforme sont toujours et partout les mêmes. » (*Ethique*, partie III, préface).

En conclusion, il me semble que deux excès sont à éviter : d'une part, croire que l'Homme peut s'affranchir de la nature ; d'autre part, croire que l'Homme n'a pas de valeur particulière parce qu'il fait partie de la nature. Certes, nous ne sommes qu'une partie de la nature, mais cette partie, c'est nous, et c'est à nous que nous tenons le plus !